

Martine Boncourt : « Moi, maîtresse »

Les lecteurs du *Nouvel Educateur* ont eu la primeur de quelques-uns des soixante dix-huit « billets » qui constituent ce livre publié aux éditions Matrice. Aujourd'hui, Martine Boncourt nous en livre un peu plus sur les « petits arrangements avec la pédagogie ».

« Moi, maîtresse », drôle de titre pour un livre de pédagogie... Qui l'a choisi, l'auteur ou l'éditeur ?

Ce titre serait-il obscur ? Je vais donc m'en expliquer. Naturellement c'est moi qui l'ai trouvé – l'éditeur donne son avis car il a davantage d'expérience sur la pertinence des titres, leur puissance d'accrochage, mais celui-ci n'a pas déplu à Jacques Pain, l'éditeur de Matrice.

Il fonctionne, on l'aura compris, sur une espèce d'ambiguïté : d'emblée, on saisit que c'est « moi, la maîtresse » qui parle. Mais mon idée première, c'était de reprendre une expression qu'en classe les enfants utilisent très souvent quand ils demandent la parole, en levant le doigt, avec ce désir fébrile d'être interrogé : « Moi, moi, Maîtresse ! ». Ce faisant, je voulais indiquer qui était au centre du livre : non pas les élèves, mais l'élève, singulier, unique. Puis, avec ce jeu sur l'existence possible de deux lieux de paroles, j'ai voulu mettre l'accent sur ce qui me semble être le point crucial de la pédagogie, l'espace, l'« entre-deux », le lieu de la rencontre – ou de la non-rencontre – le lieu de l'échange, de la relation, éducative, pédagogique

et, bien entendu on ne l'exclut jamais, affective.

Et le sous-titre : « Petits arrangements avec la pédagogie » ?

Justement, j'allais dire que ce sous-titre, avec ce mot « pédagogie » en particulier, neutralise à l'avance une troisième interprétation que l'on pourrait faire du mot « maîtresse », en cadrant le lieu de l'action, en la situant à l'école. Par ailleurs, il est là aussi pour empêcher qu'on puisse penser que ce livre est un roman. Mais, en même temps, en m'inspirant du titre d'un film, j'ai voulu conserver par ce sous-titre une part de la connotation romanesque ; car dans ce livre, bien qu'il y soit question de pédagogie, je raconte, je raconte beaucoup. Et je me situe dans le sensible des choses, enfin j'espère.

Oui. Beaucoup d'histoires. Ce qui m'amène à te demander à qui s'adresse ce livre ?

Oh ! là ! là ! La question piège. A priori, je dirais aux enseignants, bien sûr. Mais à bien y réfléchir, il peut s'adresser à tout le monde, dans la mesure où il réveille les

souvenirs impérissables de l'écoulier qui sommeille en chacun d'entre nous. En tout cas, c'est ce que je souhaite aussi parce que, en tant qu'auteur, j'ai bien envie, très narcissiquement, qu'il soit lu par un maximum de personnes ! (rires)

Alors, ce livre : nouvelles ? chroniques ? billets ? traité de sciences de l'éducation ? ou... inclassable ?

Ni nouvelles, ni traité de pédagogie. Mon livre se situe au carrefour de la pratique et de la théorie. Mais cette rencontre ne peut pas se faire dans la généralisation. Il est rarissime que telles causes, tels projets, tels objectifs, telles visées éducatives aboutissent aux mêmes résultats. J'ai choisi de dire cette rencontre entre théorie et pratique à partir de moments uniques, saisis sur le vif, dans l'expression de ces « petits riens » qui sont l'essence même de la vie, y compris de la vie d'une classe. Chacun de ces moments ne témoigne que de lui-même et ne peut en aucun cas faire figure d'exemple ou de modèle à suivre.

Et pourtant, si les situations sont uniques, elles s'inscrivent dans la dialectique du particulier et du



général, qui fait que chaque humain est porteur à la fois de traits qui lui sont propres et, en même temps, d'une part du fonds commun aux hommes, cette part d'humanité qu'évoque Sartre à la fin des « Mots » : « Un homme, fait de tous les hommes, qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »

Si bien que même si je raconte souvent des situations qui me laissent perplexe, sans voix, sans solution, toutes me donnent à penser, et il m'arrive alors de livrer le résultat de mes cogitations à partir de concepts, d'outils empruntés à différents champs...

... dont celui, souvent, de la psychanalyse

C'est vrai. Ma sensibilité est là. Je ne le cache pas. C'est aussi celle des praticiens de Pédagogie Institutionnelle dont je me réclame.

Alors Martine Boncourt, praticienne pédagogique de la pédagogie

institutionnelle ou de la pédagogie Freinet ?

Cette question, pour moi, n'a pas de sens car il n'existe pas de PI sans PF (en revanche, l'inverse est possible, il est vrai). L'une s'ancre, historiquement et philosophiquement, dans l'autre.

Je comprends cependant la question car, travaillant à l'IUFM, je vois combien les jeunes professeurs des écoles sont intéressés par la Pédagogie Institutionnelle : ils espèrent, en effet, trouver là des réponses aux questions graves de discipline qui se posent à eux, aujourd'hui. La PI, avec son Conseil et ses règles de vie, sa manière de s'efforcer de cadrer les choses, d'offrir des repères solides, peut séduire. Malheureusement, si l'on n'a pas saisi que tout cela ne peut fonctionner sans l'apport créatif de la PF, sans engagement véritable du maître, ça ne marche pas, on a tout faux.

Pourtant la monnaie intérieure, les ceintures, le conseil, autant d'Institutions qui peuvent apparaître rigides et mal s'accommoder de la création et de la poésie...

Oui, c'est la dérive possible si l'on n'a pas compris l'importance relative du cadre. Fernand Oury disait que la règle, ou le cadre, ou l'institution, en bref tout ce qui vient neutraliser, canaliser l'expression de la toute-puissance fantasmatique de l'enfant, tout cela, disait-il, est la condition de la liberté et du désir. En bref, dans l'anarchie, dans le chaos, pas de désir, pas de liberté d'expression.

La poésie occupe une place importante dans ta classe : comment peut-elle ainsi assembler, rassembler, apaiser ? Mais aussi comment l'écriture poétique peut-elle devenir libératrice ?

La poésie, pour moi, c'est de la subversion à l'état pur. Surtout à l'école, un des rares lieux où, paradoxalement, elle trouve place. Or qu'est-ce que la subversion sinon le pouvoir créatif, celui qui t'autorise à aller contre l'ordre établi et le savoir sacralisé que l'école a précisément pour mission d'instaurer, de faire perdurer, et qui conduisent incidemment à la pensée unique ? Ce pouvoir-là, en libérant la pulsion créatrice qui est une pulsion violente, trop souvent contrée, se charge alors, et par contre-coup, d'un effet apaisant... Tout cela est essentiel pour moi mais ce n'est pas l'objet principal de ce livre : la poésie n'y occupe que deux chapitres sur sept. En réalité, tu anticipes sur la brochure publiée par les éditions ICEM, « La poésie à l'école, un langage pour l'émancipation », et sur mon second livre, dont tu connais le contenu : « La poésie à l'école élémentaire, l'indispensable superflu », qui sortira l'an prochain chez le même éditeur et où je développe plus précisément toutes ces questions.

Alors rendez-vous l'année prochaine ? (Rires).

Propos recueillis par
Joël Blanchard